

GIACOMO CASANOVA

*Histoire de ma fuite des prisons
de la République de Venise
qu'on appelle les Plombs*

IDEM • VELLE



AC • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2022

La première édition de l'*Histoire de ma fuite des prisons de la République de Venise qu'on appelle les Plombs* fut publiée à Leipzig, en 1788, chez le noble de Schönfeld. L'image en première page est extraite de cette édition.

© Éditions Allia, Paris, 1987, 2022, pour la présente édition.

Vir fugiens denuo pugnavit.
Fuir, pour combattre encore.

AVANT-PROPOS

J.-J. ROUSSEAU, fameux relaps, écrivain très éloquent, philosophe visionnaire, jouant la misanthropie et ambitionnant la persécution, écrivit un avant-propos à sa *Nouvelle Héloïse*, qui est unique : il insulte le lecteur et ne l'indispose pas. Un petit avant-propos étant de saison dans tout ouvrage, j'en écris un aussi ; mais c'est pour vous procurer ma connaissance, mon cher lecteur, et pour me concilier votre amitié. Vous verrez, j'espère, que je ne prétends rien ni par mon style ni par des nouvelles et surprenantes découvertes en morale, comme l'auteur que je viens de nommer, qui n'écrivait pas comme on parle et qui, au lieu de décider en conséquence d'un système, il prononçait des aphorismes résultant d'un enchaînement casuel de ses chaudes circonlocutions, et non pas de la froide raison ; ses axiomes sont des paradoxes faits pour faire éternuer l'esprit : passés à la coupelle de l'entendement, ils se dispersent en fumée. Je vous préviens que dans cette histoire vous ne trouverez rien de nouveau que l'histoire, car pour ce qui regarde la morale, Socrate, Horace, Sénèque, Boèce et plusieurs autres ont tout dit. Tout ce que nous pouvons faire encore ne consiste qu'en portraits ; et il n'est pas nécessaire de posséder un grand génie pour en faire, même de fort jolis.

Vous devez me vouloir du bien, mon cher lecteur, car sans nul autre intérêt que celui de vous amuser, et sûr de vous plaire, je vous présente une confession. Si un

écrit de cette espèce n'est pas ce qu'on appelle une véritable confession, il faut le jeter par la fenêtre, car un auteur qui se loue n'est pas digne d'être lu. Je sens dans moi-même le repentir et l'humiliation, et c'est tout ce qu'il faut pour que ma confession soit parfaite; mais ne vous attendez pas à me trouver méprisable: une confession sincère ne peut rendre méprisable que celui qui l'est effectivement, et celui qui l'est est bien fou s'il la fait au public, dont tout homme sage doit aspirer à l'estime. Je suis donc certain que vous ne me mépriserez pas. Je n'ai jamais commis des fautes que trompé par mon cœur ou tyrannisé par une force abusive d'esprit que l'âge seul a pu dompter; et c'est assez pour me faire rougir: les sentiments d'honneur que me communiquèrent ceux qui m'ont appris à vivre furent toujours mes idoles, quoique non pas toujours à l'abri de la calomnie. Je n'ai point de plus grand mérite.

Trente-deux ans après l'événement, je me détermine à écrire l'histoire d'un fait qui me surprit à l'âge de trente, *nel mezzo del cammin di nostra vita* [Au milieu du chemin de notre vie (Dante)]. La raison qui m'oblige à l'écrire est celle de me soulager de la peine de la réciter toutes les fois que des personnes dignes de respect ou de mon amitié exigent ou me prient que je leur fasse ce plaisir. Il m'est arrivé cent fois de me trouver après le récit de cette histoire quelque altération dans la santé, causée ou par le fort souvenir de la triste aventure ou par la fatigue soutenue par mes organes en devoir d'en détailler les circonstances. J'ai cent fois décidé de l'écrire, mais plusieurs raisons ne me l'ont jamais permis: elles sont toutes disparues aujourd'hui à l'aspect de celle qui me met la plume à la main.

Je ne me sens plus la force nécessaire à narrer ce fait, et je n'ai pas non plus celle de dire aux curieux qui me pressent de le leur réciter, que je ne l'ai pas ; car j'aimerais mieux succomber aux dangereuses conséquences d'un effort qu'aller au-devant d'une odieuse suspicion de peu de complaisance. Voilà donc cette histoire, qui jusqu'à ce jour ne fut par moi communiquée *nisi amicis idque coactus* [qu'à des amis, et lorsqu'on m'en pressait (Horace)], parvenue à la possibilité de devenir publique. Soit. Je suis arrivé à un âge où il faut que je fasse à ma santé de bien plus grands sacrifices. Pour narrer, il faut avoir la faculté de bien prononcer. La langue déliée ne suffit pas, il faut avoir des dents, car les consonnes auxquelles elles sont nécessaires composent plus d'un tiers de l'alphabet, et j'ai eu le malheur de les perdre. L'homme peut s'en passer pour écrire, mais elles lui sont indispensables s'il veut parler et persuader.

Celui de survivre au dépérissement de nos membres et à la perte de ce dont notre individu a besoin pour son bien-être est un grand malheur, car la misère ne peut dépendre que du manque du nécessaire ; mais si ce malheur arrive quand on est vieux, il ne faut pas s'en plaindre, puisque, si l'on a enlevé nos meubles, on nous a laissé du moins la maison. Ceux qui, pour se délivrer de pareils maux, se sont tués, ont mal raisonné, puisqu'il est bien vrai qu'un homme qui se tue anéantit ses maux, mais il n'est pas vrai qu'il s'en délivre, puisqu'en se tuant il se prive de la faculté de sentir ce bénéfice. L'homme ne hait les maux que parce qu'ils sont incommodes à la vie : dès qu'il ne la possède plus, le suicide ne peut le délivrer de rien. *Debilem facito manu – Debilem pede, coxa – Lubricos quate dentes – Vita dum superest bene est* [Mécènes fut un galant homme

/ Il a dit quelque part: qu'on me rende impotent,
/ Cul-de-jatte, goutteux, manchot, pauvre, qu'en
somme / Je vive, c'est assez, je suis plus que content
(Mécène, trad. Jean de La Fontaine)].

Ceux qui ont dit que les chagrins sont plus accablants que les plus grands maux qui affligent notre corps ont mal dit, puisque les maux de l'esprit n'attaquent que l'esprit, tandis que ceux du corps abattent l'un et désolent l'autre. Le vrai *sapiens*, l'homme sage est toujours et partout plus heureux que tous les rois de la terre, *nisi quum pituita molesta est* [sauf quand la pituite me tourmente (Horace)]. Il n'est pas possible de vivre longtemps sans que nos outils s'usent: je crois même que s'ils se conservassent exempts de détérioration, nous sentirions le coup de la mort avec beaucoup plus de sensibilité: la matière ne peut résister au temps sans perdre sa forme: *singula de nobis anni prædantur euntes* [les années en s'enfuyant nous volent toutes quelque chose (Horace)]. La vie est comme une coquine que nous aimons, à laquelle nous accordons à la fin toutes les conditions qu'elle nous impose, pourvu qu'elle ne nous quitte pas: ceux qui ont dit qu'il faut la mépriser ont mal raisonné; c'est la mort qu'il faut mépriser, et non pas la vie; et ce n'est pas la même chose; ce sont deux idées entièrement diverses: aimant la vie, j'aime moi-même, et je hais la mort parce qu'elle en est le bourreau: le sage cependant ne doit que la mépriser, parce que la haine est un sentiment qui incommode. Ceux qui la craignent sont un peu sots, car elle est inévitable; et ceux qui la désirent sont des lâches, car chacun est le maître de se la donner.

Disposé à écrire l'histoire de ma fuite des prisons d'État de la république de Venise qu'on appelle les

Plombs, je crois, avant que d'entrer en matière, devoir prévenir le lecteur sur un article où il pourrait s'aviser d'exercer sa critique. On ne veut pas que les auteurs parlent beaucoup d'eux-mêmes, et dans l'histoire que je vais écrire je parle de moi à tout moment. Je le prie donc de se disposer à m'accorder cette permission, et je l'assure qu'il ne trouvera jamais que je me fasse des éloges, car, Dieu merci, au milieu de tous mes malheurs, je me suis toujours reconnu pour leur première cause. Pour ce qui regarde mes réflexions et plusieurs menus détails, je laisse à tous ceux qui s'y ennuièrent la belle liberté de les sauter.

Tout auteur qui prétend de faire penser tous ceux qui ne lisent que positivement pour se défendre de la tentation de penser est un impertinent. Je déclare que je n'ai rien écrit que dans la maxime de ne dire que la pure vérité, dont j'aurais cru de frustrer les lecteurs si j'eusse omis la moindre des choses qui ont rapport à mon sujet. Quand on se détermine à exposer un fait qu'on peut se dispenser de narrer, on doit, ce me semble, le rendre tout pur et entier ou n'en rien dire. Il faut ajouter à cela que tout comme je me trouverais gêné si je dusse raconter toutes les circonstances de ce fait en le récitant, je me trouverais également gêné actuellement si, voulant l'écrire avec satisfaction, je fusse obligé par quelqu'un à passer sous silence la moindre des particularités qui ont rapport à ma matière. Pour me captiver le suffrage de tout le monde, j'ai cru de devoir me montrer avec toutes mes faiblesses tel que je me suis trouvé moi-même, en parvenant par là à me connaître : j'ai reconnu dans mon épouvantable situation mes égarements et j'ai trouvé des raisons pour me les pardonner. Ayant besoin de la même indulgence

de la part de ceux qui me liront, je n'ai voulu leur rien cacher, car je préfère un jugement fondé sur la vérité et qui me condamne, à un qui pourrait m'être favorable fondé sur le faux.

Si l'on trouvera dans quelque endroit de l'histoire quelque trait amer contre le pouvoir qui m'a détenu et m'a pour ainsi dire forcé à m'abandonner aux risques auxquels l'exécution de mon projet m'a exposé, je déclare que mes plaintes ne peuvent être sorties que de la pure nature, car nulle aigreur préoccupe mon cœur ou mon esprit pour qu'elles puissent être nées de haine ou de colère. J'aime ma patrie et par conséquent ceux qui la gouvernent. Je n'ai pas approuvé alors ma détention, parce que la nature ne me l'a pas permis ; mais je l'approuve aujourd'hui par rapport à l'effet qu'elle fit sur moi et au besoin que j'avais d'une correction à ma conduite. Malgré cela, je condamne la maxime et les moyens. Si j'avais su mon crime et le temps qu'il me fallait pour l'expier, je ne me serais pas mis dans l'évident danger de perdre la vie, et ce qui m'aurait fait périr, si je fusse péri, aurait été l'économie d'un despotisme qui, vu ses funestes conséquences, devrait être aboli par ceux mêmes qui l'exercent.

PREMIÈRE PARTIE

APRÈS avoir fini mes études, avoir quitté à Rome l'état d'ecclésiastique, avoir embrassé celui de militaire, l'avoir quitté à Corfou, entrepris le métier d'avocat, l'avoir quitté par aversion, et après avoir vu toute mon Italie, les deux Grèces, l'Asie Mineure, Constantinople et les plus belles villes de France et d'Allemagne, je suis retourné à ma patrie l'année 1753 assez instruit, plein de moi-même, étourdi, aimant le plaisir, ennemi de prévoir, parlant de tout à tort et à travers, gai, vigoureux et me moquant, au milieu d'une bande d'amis de ma clique dont j'étais le gonfalonier, de tout ce qui me paraissait sottise soit sacrée, soit profane, appelant préjugé tout ce qui n'était pas connu aux sauvages, jouant gros jeu, trouvant égal le temps de la nuit à celui du jour, et ne respectant que l'honneur dont j'avais toujours le nom sur les lèvres plus par hauteur que par soumission, prêt, pour garantir le mien de toute tache, à violer toutes les lois qui auraient pu m'empêcher une satisfaction, un dédommagement, une vengeance de tout ce qui avait l'apparence d'injure ou de violence. Je ne manquais à personne, je ne troublais pas la paix des sociétés, je ne me mêlais ni d'affaires d'État ni des différends des particuliers, et voilà tout ce que j'avais de bon et ce que je croyais suffisant pour être à l'abri de tout malheur qui, en me surprenant, aurait pu me priver d'une liberté que je supposais inviolable. Lorsque dans certains moments je jetais un coup d'œil sur ma conduite, je ne manquais pas de la trouver exempte de reproche, puisque enfin mon libertinage

ne pouvait que tout au plus me rendre coupable vis-à-vis de moi-même, et aucun remords ne troublait ma conscience. Je croyais de n'avoir autre devoir que celui d'être honnête homme, et je m'en piquais, et n'ayant besoin pour vivre ni d'emploi, ni d'office qui aurait pu gêner pour quelques heures ma liberté, ou m'obliger à en imposer au public avec une conduite régulière et édifiante, je me félicitais et j'allais mon train.

Monsieur de Br..., sénateur amplissime, avait soin de moi ; sa bourse était la mienne ; il aimait mon cœur et mon esprit. Après avoir été dans tout le cours de sa jeunesse grand libertin et esclave de toutes ses passions, un coup d'apoplexie lui fit le cruel halte-là qui, le mettant au bord du tombeau, le rappela à la raison. Retourné en état d'agir et d'espérer parvenir à l'âge de vieillesse moyennant le bon régime, il ne trouva autre ressource que celle de la dévotion, seule faite pour remplacer les vices avec des actes de vertu : il s'y livra de bonne foi ; il crut de voir en moi son propre portrait, et je lui faisais pitié. Il disait que j'allais si vite qu'il était impossible que je ne me désabusasse en peu de temps, et dans cet espoir il ne m'a jamais abandonné. Il attendait l'assouvissement de mes passions de l'issue continuelle, mais il n'a pas assez vécu pour voir ses vœux exaucés. Il me donnait toujours des excellentes leçons de morale, que j'écoutais avec plaisir et avec admiration, sans jamais les éviter : c'était tout ce qu'il exigeait de moi. Il me donnait de bons conseil et de l'argent, et ce dont il ne me rendait pas compte était qu'il priaït incessamment Dieu de me faire connaître toute l'irrégularité de ma conduite.

Dans le mois de mars de l'année 1755, j'ai pris un appartement dans la maison d'une veuve sur le quai

qu'on appelle à Venise le *fondamente nove*, en assurant M. de Br... que ce nouveau séjour était nécessaire à ma santé, puisque l'été allait venir et dans les grandes chaleurs qu'on ressentait dans l'intérieur de la ville j'avais besoin d'habiter dans un quartier exposé au grand air et à la fraîcheur du vent du nord. Ce seigneur, qui trouvait bon tout ce que je désirais, approuva mon idée, assez content de ce que je lui promettais d'aller dîner chez lui tous les jours. La vraie raison qui me faisait quitter son palais était celle de devenir voisin d'une fille que j'aimais.

Le détail de cette intrigue n'a rien de commun avec cette histoire ; ainsi, je l'épargne au lecteur.

Le 25 du mois de juillet, un quart d'heure avant le lever du soleil, j'ai quitté l'*Erbaria* pour aller me coucher. Cette *Erbaria* est un endroit sur un quai du grand canal attenant au pont de Rialte, qui s'appelle ainsi parce que c'est le marché aux herbes, aux fruits et aux fleurs. Les hommes et les femmes galantes qui ont passé la nuit dans les plaisirs de la table ou dans les fureurs du jeu ont l'habitude d'aller y faire un tour de promenade avant que d'aller se coucher. Cette promenade démontre qu'une nation peut facilement changer de caractère. Les Vénitiens de jadis, mystérieux en politique et en galanterie, sont effacés par les modernes dont le goût prédominant est celui de ne faire plus aucun mystère de rien. Ce lieu offre un beau coup d'œil, mais il n'en est que le prétexte. On va dans l'*Erbaria* plus pour se faire voir que pour voir, et les femmes l'aiment plus que les hommes : elles veulent que le monde sache qu'elles ne se gênent pas ; la coquetterie y est exclue, à cause du délabrement de la parure.

Le jour commence alors, mais personne n'a l'air d'en convenir : c'est la fin du précédent ; chaque homme, chaque femme doit voir dans l'autre les marques du désordre : les hommes doivent afficher l'ennui d'une complaisance trop usée, et les femmes doivent faire parade des débris d'une vieille toilette qu'on n'a pas respectée. Tout le monde doit avoir l'air rendu et montrer le besoin d'aller se mettre au lit. Je ne manquais jamais à cette promenade, observateur de ses lois le plus souvent sans aucune raison.

À l'heure qu'il était tout devait dormir chez moi. Ma surprise ne fut pas petite en voyant la porte de la maison ouverte. Elle augmenta lorsque j'ai vu la serrure abattue. Je monte et je trouve toute la famille debout et mon hôtesse triste à cause d'une visite extraordinaire qui avait mis sens dessus dessous toute la maison. Elle me dit tout effarée qu'une heure avant le jour *Messer grande* (c'est le nom d'emploi du chef des archers de la république) avait abattu la porte de la rue, était monté avec son escouade et avait fait dans toute la maison la perquisition la plus exacte sans excepter mon appartement dont il avait visité tous les recoins. Après toutes ses vaines recherches, il lui avait dit que le matin du jour précédent on avait débarqué chez elle une malle et qu'il savait que cette malle était pleine de sel ; elle la lui avait alors fait voir remplie, non pas de sel, mais d'habits du comte Securo, ami de la maison, qui l'avait envoyée de la campagne. *Messer grande*, après avoir vu cela, s'en était allé. J'ai assuré mon hôtesse de lui faire obtenir une éclatante satisfaction, et, sans la moindre inquiétude, je me suis mis au lit.

Je me suis levé à midi pour aller dîner chez M. de Br..., auquel j'ai exposé le fait et représenté la nécessité de

procurer à cette femme une satisfaction proportionnée, puisque les lois garantissaient la tranquillité de toute maison exempte de crime.

Je lui ai dit que le malavisé ministre devait pour le moins perdre sa charge. Ce sage vieillard, après m'avoir écouté très attentivement, me dit qu'il me répondrait après dîner. Nous passâmes deux heures fort gaiement avec deux autres nobles aussi dévots et pieux que lui, quoique moins âgés, tous les deux mes tendres amis et pensant comme lui sur mon compte. L'étroite liaison de ces trois respectables personnages avec moi était le sujet de l'étonnement de tous ceux qui l'observaient : on en parlait comme d'un rare phénomène dont la cause devait être mystérieuse, car on ne pouvait pas comprendre comment le caractère des trois pût convenir avec le mien, comment le mien pût se conformer au leur, eux tout éternité et vertus, moi tout monde et vices. Les méchants inventaient des raisons infâmes : la chose, disait-on, ne pouvait pas être naturelle, et la calomnie s'en mêlait : il y avait sûrement là-dessous un mystère, il fallait le dévoiler. J'ai su vingt ans après qu'on nous faisait suivre et que les plus fins espions du Tribunal des Inquisiteurs d'État furent chargés de découvrir la raison occulte de cette union invraisemblable et monstrueuse. Pour moi, innocent comme je croyais l'être, je ne me défiais de personne et j'allais mon train de la meilleure foi du monde.

M. de Br..., d'abord après dîner, me dit d'un grand sang-froid et sans autres témoins que les deux nobles, qu'au lieu de penser à tirer vengeance de l'affront fait à mon hôtesse, je devais penser à me mettre en lieu de sûreté. Il me dit que la malle remplie de sel était une contrebande forgée par *Messer grande*, qui n'en

voulait qu'à moi ; qu'il était vrai qu'il ne parlait que par conjecture, mais qu'ayant eu siège dans le tribunal, il reconnaissait le style de captures qu'il ordonnait. Il me dit qu'en conséquence il avait fait armer à quatre rames sa gondole, dans laquelle je devais aller sur-le-champ à Fusine, où je prendrais la poste pour aller à Florence, et pour y rester jusqu'à ce qu'il m'eût écrit que je pourrais retourner. À la fin de son sage discours, il me donna un rouleau qui contenait cent sequins. Plein de respect et de reconnaissance, je lui ai répondu que je lui demandais mille pardons si je ne me rendais pas à son conseil. Je lui ai dit qu'en ne me sentant pas coupable, je ne pouvais pas craindre la justice du tribunal. Il me dit qu'un tribunal comme celui-là pouvait en savoir plus que moi et reconnaître en moi des crimes dont je pouvais me croire innocent et que ce qu'il y avait pour moi de plus sûr en attendant était d'accepter les cent sequins et de m'en aller. Je lui ai dit alors que l'homme ne pouvait pas être criminel sans le savoir et que j'aurais commis une faute contre moi-même si en fuyant j'eusse pu donner un indice aux inquisiteurs d'État de quelque remords de conscience qui n'aurait pu que les confirmer dans leur propre idée. Je lui ai ajouté que le silence étant l'âme de ce grand Magistrat, il serait impossible de pénétrer après mon départ si j'eusse eu raison de me sauver et que je ne pouvais prendre ce parti qu'en donnant à ma patrie un éternel adieu, puisque rien ne m'aurait assuré que j'aurais pu y vivre à mon retour libre de crainte et de la même qui m'aurait induit à partir dans ce moment-là. En disant cela, je l'ai embrassé ; je n'ai pas voulu l'argent offert et je l'ai supplié de ne pas vouloir avec son inquiétude troubler la paix de mon âme. "Fais-moi du moins le

plaisir, dit-il, de ne pas aller dormir cette nuit dans ton casin.” Je me suis dispensé de cela aussi, et j’ai eu tort : cette prière me venait de la bonté même ; et c’est par une raison des plus frivoles que je n’y ai pas fait attention. Ce jour-là était la fête de saint Jacques, dont je porte le nom ; et le lendemain on chôma sainte Anne, nom de la fille que j’aimais à cette époque-là. J’avais écrit que nous irions déjeuner ensemble à Castello. Le même jour, le tailleur m’avait apporté un habit de taffetas, dont la bordure en dentelle d’argent était de l’invention de ma belle. Je n’ai pas cru de devoir sacrifier ce rendez-vous à une prudente précaution et à la tendresse de mon bienfaiteur. Je n’étais cependant pas méchant, ni ingrat, mais étourdi et sensible au plaisir, que je me figurais d’avance toujours plus grand. Un engagement pareil à cet âge-là est quelque chose de très important : *amare et sapere vix deo conceditur* [pour aimer tout en étant sage, il faut être Dieu] est une sentence dont je n’ai reconnu la vérité que dernièrement à Vienne. Lorsque j’ai pris congé de M. de Br..., il me dit en riant que nous ne nous reverrions peut-être plus. Ces paroles m’étonnèrent, mais ce fut lui-même qui, craignant de m’avoir trop dit, me fit sortir de mon étonnement en me disant en vrai stoïcien comme il était : “va-t’en, va-t’en, mon fils, *sequere deum, fata viam inveniunt* [suis les dieux, le destin trouve sa route]”. Le fait est que ce fut la dernière fois que je l’ai vu, quoiqu’il ait survécu dix ans à ma fuite. J’ai embrassé mes deux autres amis qui étaient là comme stupéfaits ; et, obligé à me lever le lendemain de bonne heure, je suis rentré chez moi à une heure de nuit, et je me suis d’abord couché.

À la pointe du jour 26 juillet 1755, *Messer grande* entra dans ma chambre. Me réveiller, le voir et entendre son

interrogation fut l'affaire d'un moment. Il prononça mon nom en me demandant s'il se trompait ; car c'était la première fois qu'il me voyait. Je lui ai répondu qu'il ne se trompait pas. "Donnez-moi, dit-il, tout ce que vous avez d'écrit, soit de vous, soit d'autres ; habillez-vous d'abord et venez avec moi." Je lui ai demandé de qui il tenait cette commission et il me répondit qu'il obéissait aux ordres du tribunal. J'ai laissé alors qu'il prenne tous mes papiers, qu'il fit mettre dans un sac par deux de ses gens, et, sans plus ouvrir la bouche, je me suis habillé. Ce qui est rare est que je me suis rasé, fait peigner, mis une chemise à dentelle et mon galant habit, non pas comme un homme qui sait d'aller en prison, mais comme on va aux noces ou au bal. J'ai fait tout cela machinalement, car le lendemain en y pensant je ne me suis pas trouvé en état de rendre compte à moi-même comment cela était arrivé. *Messer grande*, sans jamais me perdre de vue, me laissa faire toute ma toilette ; quand il me vit prêt, il me dit que je devais avoir des manuscrits reliés en livres et que je devais les lui consigner. Ce fut pour lors que j'ai cru de pouvoir pénétrer quelque chose. Je lui ai indiqué un tas de livres tous imprimés, au-dessus desquels il y en avait quatre des manuscrits. Il les prit, et avec eux tous les imprimés qu'il a vus sur ma table de nuit : c'était l'Arioste, Pétrarque, Horace, un tome des opuscules de Plutarque et quelques brochures françaises. Les manuscrits contenaient des impostures de Magie, Clavicule de Salomon, Talismans, Cabale, Zecorben, Picatrix, parfums et conjurations pour avoir des colloques avec les démons de toutes les classes. La curiosité m'avait fait devenir possesseur de toutes ces drogues-là, dont je ne faisais aucun cas ; mais ceux

qui savaient que je les avais ne croyaient pas cela, et je les laissais croire tout ce qu'ils voulaient, n'étant pas même fâché qu'on me crût un peu sorcier.

Deux mois avant ce fait un Vénitien, dont l'ancien métier avait été de metteur en œuvre, fit connaissance avec moi en me proposant l'achat d'une jolie bague de brillants à bon marché, et, étant venu chez moi, il vit mes livres de magie. Deux ou trois semaines après, il vient me dire que quelqu'un, qui ne voulait pas être nommé, m'en donnerait mille ducats si je voulais les vendre, mais qu'on voulait auparavant les voir. Cette proposition m'a plu et je lui ai répondu que je n'aurais pas de difficulté à les lui confier pour vingt-quatre heures. Quinze jours après il me demanda les livres, qu'il me rendit le lendemain en me disant que la personne ne les trouvait pas légitimes. Huit jours après cela je fus arrêté, et, ces mêmes livres m'ayant été demandés par *Messer grande*, j'ai fait là-dessus des conjectures sans cependant rien décider. Ce que j'ai su après fut que ce Vénitien était espion du tribunal.

En sortant de ma chambre, je fus surpris de voir trente à quarante archers : on m'a fait l'honneur de les croire nécessaires pour s'assurer de ma personne, tandis que deux auraient été assez selon l'axiome *ne Hercules quidem contra duos* [sinon Hercule qui (peut se défendre) contre deux?]. Il est singulier qu'à Londres, où tout le monde est brave, on n'emploie qu'un seul homme pour arrêter un autre et qu'à Venise ma patrie, où généralement on est poltron, on en emploie trente. Je crois que cela vient de ce que le poltron obligé à assaillir a toujours plus de peur que l'assailli, et l'assailli peut par la même raison devenir brave, et effectivement l'on voit souvent à Venise gens

arrêtés qui se sont défendus et qui enfin ne se rendirent qu'accablés par le nombre.

Messer grande me fit entrer dans une gondole, où il se plaça près de moi, n'ayant gardé que quatre hommes et ayant renvoyé tout le reste. La gondole arriva chez lui; il me fit entrer dans une chambre où il me laissa seul après m'avoir offert du café que j'ai refusé. J'ai passé presque quatre heures, toujours opprimé par un sommeil assez tranquille, interrompu à chaque quart d'heure par la nécessité de lâcher de l'eau, phénomène fort extraordinaire, car la chaleur était excessive; je n'avais pas soupé et je n'avais pris dans la journée précédente qu'une glace à l'entrée de la nuit: j'ai néanmoins rempli d'urine deux grands pots de chambre. La surprise causée par l'oppression était pour moi un grand narcotique et j'en avais fait autrefois l'expérience, mais je ne l'avais pas crue diurétique: j'abandonne cela aux physiciens. Il y a cependant apparence que dans le temps que mon esprit effrayé devait donner des marques de défaillance par l'assouvissement de sa faculté pensante, mon corps aussi, comme s'il se fût trouvé dans un pressoir, devait exprimer une bonne partie des fluides qui avec une circulation continuelle donnent action à notre faculté de penser. Et voilà comment une effrayante surprise peut parvenir à causer une mort subite, car elle peut arracher l'âme au sang.

Au son de la cloche de *Terza*, *Messer grande* entra et me dit qu'il avait ordre de me mettre sous les Plombs. Je l'ai suivi. Nous entrâmes dans une gondole et, après un détour par des petits canaux, nous entrâmes dans le grand et nous descendîmes au quai des prisons. Après avoir monté quelques escaliers, nous passâmes un pont éminent et enfermé qui sert de communication des

mêmes prisons avec le palais ducal par-dessus le canal qu'on appelle *rio di palazzo*. Au delà de ce pont nous passâmes une galerie et entrâmes dans une seconde chambre, où il me présenta à un homme vêtu en robe de patricien qui, après m'avoir regardé, lui dit : *è quello; mettetelo in deposito* [le voici; mettez-le au cachot]. Ce personnage était le secrétaire de messieurs les inquisiteurs, *il circospetto* [le prudent] *Domenico Cavalli* qui apparemment eut honte de parler vénitien en ma présence, car il prononça mon arrêt en bonne langue toscane. *Messer grande* alors me consigna au gardien des Plombs qui, suivi de deux hommes, me fit monter deux petits escaliers, enfiler une galerie, puis une autre séparée par porte à clef, et puis une autre encore, qui avait au bout une porte après laquelle je me suis vu dans un grand vilain et sale galetas long six toises, large deux, éclairé par une éminente lucarne : j'ai pris ce galetas pour ma prison, mais je me suis trompé. Il empoigna une grosse clef, il ouvrit une grosse porte doublée de fer haute trois pieds et demi, qui dans son milieu avait un trou rond de huit pouces de diamètre et m'ordonna d'entrer. Tandis qu'il ouvrait cette porte, je regardais attentivement une machine de fer enclouée dans la forte cloison, qui avait la forme d'un fer à cheval, un pouce d'épaisseur et un diamètre de cinq d'un à l'autre de ces bouts parallèles. Je pensais à ce que cela pouvait être, lorsque le gardien me dit en souriant : "Je vois, Monsieur, que vous voudriez deviner à quoi cette machine sert et je peux vous le dire. Lorsque Leurs Excellences ordonnent qu'on étrangle quelqu'un, on le fait asseoir sur un tabouret, le dos tourné contre ce collier, et on lui place la tête de façon qu'il embrasse la moitié de son cou, et une masse de